

Un consolateur nous est envoyé

Esaïe 57, 15 / 18-19 ; 2Corinthiens 1, 3-4 ; Jean 14, 22-27

Prédication en dialogue d'Evelyne Zinsstag et de Michel Cornuz, Pentecôte 2020

Evelyne Zinsstag : Dans ses discours d'adieux à la fin de l'Évangile de Jean, Jésus parle de l'Esprit Saint comme d'une personne. Il annonce à ses disciples qu'après son départ, un consolateur leur sera envoyé. Ce consolateur les enseignera et leur rappellera les paroles de Jésus. Le consolateur est désigné en grec par le mot « parakletos ». Parakletos est le participe du verbe « parakaléo », qui signifie « appeler quelqu'un au secours, prier, inviter, consoler ». Le « Paraclet » est donc « celui qui est appelé auprès de soi » et peut signifier aussi bien l'avocat et le défenseur que l'intercesseur et le consolateur. Dans la préparation de cette prédication, nous avons décidé de nous concentrer sur cette dernière signification, celle du consolateur. Dans cette signification résonnent aussi les autres plus juridiques du défenseur et de l'avocat. Face aux adversités de la vie, n'est-ce pas tout d'abord une consolation, un réconfort, de savoir quelqu'un à ses côtés ? Un consolateur, c'est quelqu'un d'un peu plus grand et de plus fort que moi. Quelqu'un qui me soutient quand je suis à bout de forces.

Dans la lecture de l'Évangile de Jean, Jésus enseigne aux disciples de garder l'amour de sa parole au cœur, de continuer de vivre selon son exemple. A chacune et chacun qui fait cela, Jésus assure qu'avec son Père, il bâtira sa demeure chez elle, chez lui. Il promet qu'après son départ, ils ne seront pas laissés seuls, mais que ce fameux consolateur viendra auprès d'eux pour leur rappeler ses paroles. En utilisant le terme « parakletos », Jésus me promet alors que je recevrai exactement l'aide qu'il me faut, l'aide pour laquelle je prie. Est-ce donc ceci, être consolée, que de me souvenir des bonnes paroles qui me sont données, oui de me souvenir que mon Dieu et mon sauveur habitent déjà chez moi ? Cela semble bien simple... Alors, pourquoi avons-nous souvent tant de peine à sentir cette consolation ? Qu'en penses-tu Michel ?

Michel Cornuz : Peut-être parce que nous cherchons trop souvent à nous consoler par nous-mêmes, par nos propres forces, en voulant être inébranlables. On entend beaucoup de discours de ce type en ce moment, qui nous exhorte à « puiser en nous-mêmes » les forces nécessaires pour surmonter les épreuves et à ne pas montrer de faiblesses. C'est un langage très culpabilisant... et cela ne correspond pas aux promesses de l'évangile ! En effet Jésus, comme tu l'as dit, nous promet un « consolateur » extérieur, qui nous est envoyé d'en haut, qui est un don de Dieu. Et le fait que le terme « parakletos » soit au passif est aussi riche de sens : « Celui qui est appelé pour nous venir en aide, nous assister, nous réconforter ». Si nous cherchons à nous consoler nous-mêmes, à être forts, à nous blinder face aux épreuves, alors nous n'avons plus besoin d'appeler à l'aide... La prière est alors inutile, et donc nous ne percevons plus ce consolateur qui répond à nos prières, à notre appel.

Dans Esaïe, il y a aussi cette promesse de consolation : Dieu – le Dieu élevé, Transcendant – se fait proche du cœur brisé, de l'esprit écrasé qu'il veut ranimer, à qui il veut redonner de la vie. Il n'y a pas l'exigence d'être forts et impassibles face aux épreuves, mais une exigence de vérité, de regar-

der en face son impuissance, de ne pas avoir honte de son désarroi, de renoncer à tout comprendre, à tout maîtriser, à avoir un avis « éclairé » sur tout... Oui un simple cœur brisé, un esprit abattu qui appelle à l'aide ! Le terme de prière est de la même racine que précaire, celui qui prie est celui qui se sait précaire, fragile... Et alors le Souffle de Dieu peut faire son chemin dans ces failles, ranimer le cœur brisé, combler de consolations celui qui est à terre, le relever et lui donner alors la paix et la guérison !

Mais cette paix du cœur, donnée à celui qui appelle à l'aide (promise tant par Esaïe que par Jésus dans le discours d'adieu) ne signifie pas une impassibilité face aux situations périlleuses que nous avons à affronter. Jésus ne souhaite pas que ses disciples deviennent comme des sages stoïciens indifférents aux secousses du monde, retirés dans une tour d'ivoire... L'Esprit qu'il leur promet est bien Son propre Souffle, Celui qui le fait tenir dans les épreuves, jusqu'à la mort de la Croix ! Jésus est tout sauf impassible, mais il entre volontairement dans Sa Passion par com-passion pour tous les êtres humains. Les discours d'adieux sont marqués par ce contexte d'opposition et si ses disciples ont besoin de recevoir le Paraclet – le Consolateur- le Défenseur, c'est pour leur permettre de tenir bon dans les persécutions qui s'annoncent pour eux, dans les épreuves.

Et n'oublions pas la dimension communautaire du don de l'Esprit : si l'Esprit fait sa demeure dans l'intimité de chaque croyant, il crée aussi l'Eglise où chacun(e) peut être consolé et consoler à son tour. N'est-ce pas, Evelyne, une grande aide de savoir que nous pouvons traverser ces épreuves en communauté ?

Evelyne Zinsstag : En effet, je n'avais pas pensé que la consolation soit si étroitement liée à la communauté. Une chose me bouleverse à cette idée : Même si Dieu habite déjà en moi, il me faut de temps en temps un visiteur « externe » qui vient me le rappeler. Un consolateur qui frappe à ma porte et me montre que je n'étais et ne serai jamais seule.

La consolation que donne l'Esprit Saint est une consolation qui redresse la communauté, qui permet de retisser des liens rompus, qui aide à se réconcilier et à guérir des blessures. Elle me remet en état de sortir de mon isolation et d'oser rejoindre les autres. Elle me permet de lever mon regard de ma propre vie et d'apercevoir la situation de ceux qui m'entourent, pour devenir consolatrice à mon tour. Ainsi, par l'Esprit Saint, nous devenons des consolateurs consolés. Des consolatrices qui connaissent leur propre besoin de réconfort ; des consolateurs qui savent que l'espérance doit être puisée chaque jour à nouveau. De la détresse, nous ne ressortons pas « comme neuf », comme si rien ne nous était arrivé. Jésus-Christ lui-même a gardé les marques des clous sur ses mains et ses pieds après sa résurrection. Après la guérison d'une blessure, une cicatrice reste comme souvenir des douleurs passées. Une telle marque peut révéler à autrui les mésaventures que nous avons déjà vécues. Etre consolé par l'Esprit Saint signifie donc d'oser de regarder la vérité en face et de supporter les traces que la souffrance laisse dans ce monde. Une communauté ainsi consolée peut devenir un lieu de justice et de paix, un lieu au goût du Royaume des Cieux.

Amen